

(142) Al-Khath‘amî, le secrétaire du vizir ‘Alî b. Kâma², me fit d’Ibn ‘Abbâd le portrait que voici :

« Je n’ai vu de toute ma vie, en dépit de mon grand âge, de l’ampleur de mon expérience et du sérieux de mes enquêtes, d’homme réunissant autant de vices, de laideur, de bêtise, d’ignorance, de bassesse, d’obscénité et de turpitudes qu’Ibn ‘Abbâd. S’il se pique de considérations, son avis est le plus débile du monde, et personne autant que lui ne recule devant un contradicteur qui pointerait à l’horizon. Il est le moins fidèle des hommes à la mémoire de celui qui a fait sa fortune, le plus impudent envers tous, le plus ordurier et le plus obscène en son langage, le plus jaloux de ses pairs si ce n’est de ses inférieurs, le plus enclin à corrompre petits et grands, le plus calamiteux pour les croyants, le plus néfaste aux musulmans, le plus dissolu des êtres en ce bas-monde comme dans l’au-delà. »

- Comment expliquer sa longévité en poste, demandai-je ?
Qu’est-ce donc qui lui permet de persister ainsi ?

- Il ne reste plus personne au-dessus de lui capable de séparer le bon grain de l’ivraie dans ses actions³, et personne au-dessous de

¹ Edition originale : pp. [142-151] ; [159-165] (...) [166-172] ; [175-179] (...) [179-194].

² ‘Alî b. Kâma était plus précisément le général de l’armée de Mu’ayyid al-Dawla. Quand après sa mort en 983 son frère et opposant Fakhr al-Dawla prit le pouvoir à Rayy, Ibn ‘Abbâd se maintint habilement en poste, tandis qu’Ibn Kâma fut arrêté et mourut au cachot. On comprend que son secrétaire n’en fasse pas un portrait élogieux.

lui pour lui faire concurrence. Il a le champ libre et peut pondre et siffler à sa guise aussi librement qu’un oiseau⁴. Il a tout loisir de prendre des airs majestueux, de répandre ses grâces ainsi qu’il lui chante, et de prétendre (143) que deux fois quatre font sept. Il ne s’est jamais fait humble devant quiconque et tous se font dociles face à lui, il ordonne à tous et personne ne lui a jamais rien interdit, tous les nécessiteux se sont prosternés devant lui et il n’a jamais eu besoin de rien demander. Il a été élevé dans l’ingratitude, la folie, la turpitude et la dissipation. C’est cela, entre autres choses, qui aura gâté ses mœurs, ruiné son éducation, corrompu sa langue, aura porté son caractère à l’impudence et à une invraisemblable prétention : voyez son maniement de l’arabe, dont il est si fier. On est nécessairement mené à la corruption quand personne ne vous souligne vos erreurs, ne vous réprimande pour vos fautes ni ne redresse vos distorsions. Or il n’entend que : « Notre maître dit vrai, notre maître a visé juste, il est inégalable et aucun Ancien ne lui est jamais arrivé à la cheville. »

Imaginez un tel homme en ce vaste empire, avec les pouvoirs et l’orgueil que nous savons, et qui pourtant est incapable de rien tirer de ses terres habitées ou dévastées ! Il ne recherche ni ce qui le

³ Le verbe *intaqada* ne signifie pas directement « critiquer » en arabe classique, mais « séparer les bonnes pièces de monnaie des fausses ». Le sens moderne est une extension de la métaphore.

⁴ Allusion au vers du poète antéislamique Tarafa b. al-‘Abd qui, revenant bredouille de la chasse aux alouettes, lança à l’oiseau qui lui avait échappé :

Heureuse alouette en cette terre prospère

Les cieux t’appartiennent : ponds et siffle à ta guise !

Al-Maydânî signale dans son *Majma’ al-Amthâl* que la locution était devenue proverbiale.

sert ni ce qui le dessert, n'a pas idée de ce qu'on dérobe au trésor de l'Etat ni de ce qui se perd entre les mains de ses fonctionnaires. Des provinces sans rendement, un pays dépeuplé et incultivé, des biens aux mains des accapareurs, une convoitise qui s'en trouve confortée, une faiblesse générale, l'ennemi aux aguets, des occasions manquées et une peur qui annonce de sombres suites : voilà le résultat. Et pendant tout ce temps, il trône au cœur de son cénacle et pérore : (144) « Notre cheikh Abû 'Alî affirme que *ceci*, et Abû Hâshim⁵ dit *cela* », tantôt se coiffant d'un bonnet pointu, tantôt d'un turban, dont parfois il se repasse l'extrémité sous le menton et en la rejetant sur l'épaule ; ou bien il s'en va débattre avec le bas peuple : un épicier, un boulanger, un vendeur de fripe, un cordonnier, tout cela en persan, en dialecte *dârî* ou en *râzî* ou bien d'autres encore. Et il s'imagine là accomplir œuvre importante, diffuser son école de pensée et assurer la victoire de la religion ! Ou bien encore, on le trouve occupé à agacer tel de ses mignons, réprimander un valet, ou réciter quelques-uns de ses vers, si exécrables qu'ils vous frapperaient d'hémiplégie, comme :

*Abû Yûsuf, les longues barbes sont une plaie
Pour qui les porte ; taille donc la tienne sans excès⁶
Et cesse donc d'en tirer ainsi le surplus :
Va le faucher et assure-toi qu'il n'en reste plus !*

⁵ Il s'agit d'Abû 'Alî al-Jubbâ'î (m. 915/6) et de son fils Abû Hâshim (m. 933), tous deux théologiens mu'tazilites qui exercèrent une influence aussi bien sur la pensée sunnite (particulièrement sur leur contemporain al-Ash'arî) que sur le chiisme, Ibn 'Abbâd se réclamant de leur enseignement.

⁶ Les railleries sur les barbes trop longues sont un topos de la poésie légère.

Ou encore :

*Nous devons juger contre Sulaymân b. Mukhtâr,
Sa barbe étant trop longue, qu'il la faudra brûler
Ou bien l'épiler, ou la tondre, ou encore la scier
Car elle le rend plus reconnaissable que d'un vétérinaire
l'étendard*

Quand il se lasse de composer des vers, il raconte ce type d'histoires :

« Sa'îd b. Humayd⁷ dit un jour à Abû Hiffân⁸ : si je te pétais dessus, tu t'envolerais jusqu'à Fayd⁹ ! Et l'autre de répondre : lâche donc un autre vent que j'atteigne la Mecque : je n'ai jamais fait le pèlerinage ! ». Puis il s'échauffait : « Savais-tu Ô Abû *untel* que le mot *sarûra* qu'il employa signifie « n'avoir pas fait son pèlerinage » ? Connais-tu les variantes de ce mot ? En connais-tu l'origine ? Et les synonymes ? ».

Il raconte aussi :

« Le calife al-Mutawakkil¹⁰ claqua 'Abbâda¹¹ [l'efféminé] sur le fondement, qui laissa échapper un vent. Le calife l'apostropha :

⁷ Secrétaire, poète et épistolier du IX^e siècle, il dirigea le *dîwân al-rasâ'il* sous le règne d'al-Musta'in.

⁸ Poète libertin m. 869. Voir note chapitre 1.

⁹ Petite ville sur le chemin entre l'Irak et La Mecque.

¹⁰ 822-861, il régna de 847 jusqu'à son assassinat par sa garde turque alliée à son fils héritier. Son règne marque la restauration de l'autorité califale et du sunnisme.

¹¹ Fils d'un cuisinier du calife al-Ma'mûn, 'Abbâda al-Mukhannath (parfois vocalisé 'Ubâda) fut le bouffon de cour des califes du IX^e siècle jusqu'au règne d'al-Mutawakkil, connaissant diverses fortunes et disgrâces. C'est un personnage

(146) malheur à toi, qu'est-ce que cela ? Et 'Abbâda répondit : Ô commandeur des Croyants, le calife peut-il frapper à la porte des gens sans qu'ils ne lui répondissent ? ».

Ou bien :

« Un inverti de la famille des Abbassides passa devant 'Alî b. al-Husayn al-'Alawî qui s'enquit : De qui s'agit-il ? C'est celui qu'on surnomme *Tays al-Jinn*, le Bouc des Djinns, lui répondit-on. On devrait plutôt le surnommer *Na'jat al-Ins*, la Brebis des Humains, répliqua-t-il ! ».

Ou encore :

« Muzabbid [al-Madanî]¹² réunit une courtisane et son client en une maison où il se disputèrent : il voulait faire son affaire avec elle, et elle protestait que le lieu ne s'y prêtait pas. L'ayant entendue, Muzabbid la tança : dis-moi, ribaude, quel lieu conviendrait mieux ? Entre la tombe et la chaire du Prophète, peut-être ? Par Dieu, cette maison n'a été bâtie (147) qu'avec de l'argent arraché aux filles de joie, et son poids en bois n'a été payé qu'en vendant des souliers dérobés aux prieurs dans les mosquées pendant le mois de ramadan. Quant à la terre sur laquelle elle est construite, elle n'a été achetée qu'avec de l'argent volé : je ne connais aucun lieu qui se prête mieux que celui-ci à la fornication ! ».

récurrent des sections consacrées au *mujân* dans les anthologies d'adab et particulièrement dans le *Kitâb al-Diyârât* d'al-Shâbushâtî, section *Dayr al-Shayâtîn*.

¹² Personnage méridional du VIII^e siècle dont le nom est associé par les auteurs d'adab plus tardifs aux récits plaisants de type *nâdira* et au *mujân*. Voir Ibn Shâkir al-Kutubî, *Fawât al-Wafayât*.

Il récitait aussi les vers les plus obscènes d'Ibn al-Hajjâj¹³, qui lui plaisaient fort et qu'il jugeait excellents, comme ceux-ci qu'il déclama un jour :

*Muhammad m'interroge au sujet de son frère
Et de lui-même. J'ai déjà éprouvé la paire :
Vous êtes tous deux produits d'une évacuation alvine
Mais ton frère, il est vrai, est plus pourri de vermine*

Il ajoutait qu'Imru' al-Qays et al-Nâbigha¹⁴ auraient bien été incapables de s'élever au niveau de cet art. (148) Il déclama aussi ces vers d'Ibn al-Hajjâj :

*Il dégage l'haleine d'un lion tapi au fond de sa tanière
Ou émanant de la lnette d'un chien couché à terre
Ses gencives ont de la glu la suave fragrance¹⁵,
Sa chair est putride, sa bave rance
Ses sales babines¹⁶ laissent jaillir le sang*

¹³ Poète chiite bagdadien (941/2-1001), protégé des Buwayhides et contemporain d'Ibn 'Abbâd qui lui versa une pension. Ce fut à la fois un secrétaire, un poète de panégyriques, et la grande figure de la poésie obscène et comique (*sukhf*), volontiers grossière et scatologique, qu'il fonde en thématique indépendante et qui connaît avec lui un succès prodigieux.

¹⁴ Poètes préislamiques du VI^e siècle, personnages semi-historiques et références ultimes de la poésie arabe.

¹⁵ Tanjî signale *gharawiyat al-rayâ* d'un *sic* qui n'est pas nécessairement justifié si l'on considère *gharawiyya* (ou *ghirawiyya*) comme un adjectif dérivé de *ghirâ'*, la colle, et l'emploi de *rayâ* (parfum) comme ironique. La colle, fabriquée à partir de charognes animales, devait dégager une odeur pestilentielle.

¹⁶ Le texte de l'édition Tanjî donne *thiyât*, que l'éditeur signale aussi d'un *sic* mais le verbe *thanita* signifie « être lâche, flasque et saigner » et se dit des gencives. On

*Comme les lèvres d'un vagin menstruant
Je ne sais ce qu'il m'a dit, sinon que ses dents n'ont eu de
cesse
De me lâcher leurs vents au faciès*

Voici aussi une anecdote obscène qu'il se plaisait à raconter, du genre que les princes ne devraient pas s'abaisser pas à rapporter :

« Abû Fir'awn le Bédouin, que l'on surnommait le Salmân de Basra, vit à la porte de la demeure d'un vizir de la dynastie des Muhallabites¹⁷ qu'on avait étendu à terre des tapis, et qu'une belle esclave brune, telle une gazelle dressée sur ses pattes, agitait devant son maître un chasse-mouche. A sa vue, il peina à se contenir, la lorgnant sans pudeur. Son maître lui demanda :

- La désires-tu ?

- Ah ça oui, par Celui qui l'a créée !

- Veux-tu bien me montrer ce que tu as entre les cuisses et la culbuter pendant que je vous regarderai tous deux ? Si tu acceptes, elle est à toi !

(149) Lorsque le bédouin l'eut couchée à terre, sorti son engin qui était aussi volumineux que la colonne d'un palais, fléchi les genoux comme un chameau pour se vautrer sur elle, les gens se mirent à lui crier « *zarr, zarr* » de plus en plus fort, jusqu'à ce que, saisi de pudeur, son excitation diminuât et qu'il prît la fuite, tandis que les gens derrière lui continuaient à crier ! Il se saisit alors de la tête de son engin et récita ces vers :

supposera donc que *thiyât* est un *tashîf* pour *thinât*, gencives sanglantes, qui convient au vers.

¹⁷ Dynastie de serviteurs des Omeyyades. Le terme vizir employé par le texte est un léger anachronisme. Voir note chapitre 1.

*Ah ! Maudit soit ce vit de malheur !
Je l'ai fait se dresser, voilà qu'il fait la moue
Il perd sa vigueur et devient tout mou,
Sa tête revient vers moi et s'en va de travers
Je veux qu'il rentre, il veut sortir
Il est comme un fautif qui préfère s'enfuir
Comme celui qui avale une potion amère
En quoi cela te dérangeait qu'on dise zarr ?*

Le Sâhib rapportait aussi cette anecdote :

« 'Abbâda racontait que le vagin et l'anus se prirent un jour de querelle pour savoir à qui appartenait le périnée, chacun prétendant se l'attribuer. Ils prirent la verge comme arbitre, qui leur répondit qu'il n'était ni à l'un ni à l'autre. A qui appartient-il donc, demandèrent-ils ? A moi, répondit la verge : lorsque je pénètre, j'y dépose ma selle, et lorsque je ressors, je m'y délasse de mes fatigues. »

Il narra aussi un jour cette anecdote sur Jahza¹⁸, qui dit :

« J'avais une esclave qui tomba enceinte. Je lui demandai : « Coquine ! qui t'a mis dans cet état ? » et elle me répondit : « Celui qui me l'a noyé, maître ! »

Ou encore celle-ci :

« On demanda à 'Abbâda : pourquoi est-il si désagréable de se faire frapper sur la nuque, et si bon de recevoir des coups dans le

¹⁸ Poète, philologue, musicien et chanteur (839?-936), compagnon d'Ibn al-Mu'tazz, renommé pour sa laideur et ses mœurs douteuses.

fondement ? Et lui de répondre : parce que le coup porté à la nuque est reçu en gros, alors que ceux qu'on vous porte au fondement sont délivrés au détail ! ».

Il avait ainsi l'obsessionnelle coutume de se vautrer dans l'obscénité, la débauche et la licence, et de rapporter de telles anecdotes sur Muzabbid le Médinois, Abû al-Harith Jumayn, 'Abbâda, Jahza, Nadla b. al-Bak, et leurs semblables. Il inventait même des histoires ignobles impliquant les Banû Thawâba¹⁹, prétendant qu'il les tenait d'eux-mêmes (151) et leur attribuant ces vices imaginaires, alors qu'ils en étaient absolument exempts, selon ce que nous ont rapporté de très vénérables savants, hommes de foi et d'honneur. Il calomniait les Banû Yazîd²⁰ et d'autres en leur attribuant ces mêmes vices dont il souffrait, évoquant tout cela pour mieux s'en innocenter et se prétendre libéré des passions indignes. La vérité est qu'il était plus immonde qu'un pourceau.

(159) Voici une autre anecdote qu'il racontait, rapportée par al-Khath'amî :

« Abû al-'Aynâ' demanda un jour à al-Hajjâj le secrétaire :

- Où en est donc votre fils en grammaire ?

- Il étudie la voie active et la voie passive.

- Il en est donc arrivé au même point que ses parents, commenta Abû al-'Aynâ' »

[...]

¹⁹ Famille de hauts fonctionnaires de l'état abbasside au IX^e siècle, dont le principal représentant, Ahmad b. Muhammad (m. 890) entretenait un salon auquel participaient les poètes al-Buhturî et Ibn al-Rûmî.

²⁰ Voir note sur les Banû Yazîd au chapitre 1.

Et il récitait ces vers :

Un cheikh de chez nous qu'on surnomme le maraudeur²¹

Les aime aussi grosses qu'une rame de navire

Il m'a un jour invité en sa demeure

Pour me baiser ! mais c'est mon vit qui le déchire !

« Il se complait dans ces récits avec délice », ajoutait al-Khath'amî, « en riant à gorge déployée, en se déclinquant et se démanchant horriblement, en se liquéfiant affreusement, et en perdant toute trace de contenance.

Honte à lui ! N'aurait-il pu laisser ces folies et ces obscénités à ceux auxquels un tel genre convient ? N'aurait-il pu se préoccuper de ses Etats, d'y rétablir un ordre dissolu et de remettre sur le droit chemin des provinces dont on ne tirait plus le moindre bénéfice ?

Ô gens de bien ! Quelle religion reconnaît-il, lui qui a fait tuer les al-'Amîd ? A quelle fidélité se réfère-t-il, lui qui a empoisonné les fils de Buwayh²², qui est pourtant à la source de sa fortune, lui a offert protection, l'a couvert de sa générosité, grâce auquel il a obtenu tout ce dont il dispose et atteint le degré qui est sien ?

Quel honneur lui reste-t-il, alors qu'il n'accorde qu'une somme dérisoire lorsqu'il consent à donner ? Quelle générosité

²¹ Le nom *al-Khuldî*, qui renvoie au célèbre bas-quartier de Bagdad, désigne aussi par métonymie toute la pègre qui y est associée.

²² C'est-à-dire les Buwayhides. L'informateur insinue-t-il qu'Ibn 'Abbâd aurait eu quelque responsabilité dans les morts rapprochées de 'Adud al-Dawla et Mu'ayyid al-Dawla ? C'est une accusation bien extravagante...

attendre de lui, alors qu'il trompe quiconque place en lui son espoir, le traîne à force de promesse jusqu'au point où, après avoir réduit à l'indigence et à la gueuserie son courtisan, il le prive bien sèchement de tout traitement, le renvoie sans ménagement et lui jette quelques méchants rogatons? Qui a jamais réussi après s'être présenté auprès de lui sinon Ibn al-Munajjim, dont il (161) tripote la barbe²³, caresse le crâne, se moque et se rit? Ce poète lui compose des odes pour le Nawrouz²⁴ et le Festival d'Automne, ou encore d'autres occasions, et Ibn 'Abbâd l'écoute, trônant sous son dais d'apparat²⁵ au jour des festivités, se pâmant en l'entendant scander sa louange, et s'exclame : Quel poème splendide ! quel naturel fluide ! puis il le récompense, lui confiant comme à son habitude le soin exclusif d'être son pourvoyeur [en plaisirs proscrits] et toutes sortes de choses que la religion et l'honneur interdisent. Quant à l'autre Ibn al-Munajjim, Abû Muhammad, c'est un poltron ignorant et vantard qui a coutume de prononcer des phrases de cette espèce : « Je suis venu me présenter devant notre maître le Sâhib, aussi beau que la pleine lune en son lever. Il m'a tout de suite adoré, et il s'est entiché de ma barbe naissante, au point d'en perdre la tête. J'ai ainsi bien profité de sa manne, car il me porte dans son cœur et j'occupe auprès de lui une place particulière ; il aime d'ailleurs en moi des choses dont il ne convient pas de parler !»

²³ Nous avons ici traduit littéralement, mais *ya' bathu bi-lihyatihi* peut aussi se comprendre au sens figuré de « manquer de respect, se gausser ».

²⁴ Premier jour de l'année solaire perse, dont la date précise fut à plusieurs reprises changée par l'autorité califale. Il est généralement fêté au printemps ou au solstice d'été.

²⁵ L'expression *fî hay'atihi* est obscure. Il peut s'agir des installations fastueuses préparées pour l'occasion, d'où l'idée d'un dais, mais on pourrait aussi comprendre qu'il s'agit de l'apparence princière du Sâhib.

Al-Khath'amî n'exagère nullement en tout ce qu'il rapporte : cet Abû Muhammad disait pis encore, c'était un homme dans une peau de chien, tant il se montrait vil, ladre, et furieusement avide. Je le vis un jour accepter de rédiger une lettre pour un homme en échange d'un balai, qu'il emporta en l'enfonçant dans sa manche, (162) et il rendit un fois un service²⁶ à un autre pour dix aubergines, alors qu'on pouvait à l'époque à Rayy en acheter cent pour un liard²⁷!

Et al-Khath'amî ajouta :

« Qui se distingue auprès de lui sinon ces rustres mal dégrossis, ces imbéciles qui parcourent le monde et frappent à toutes les portes, et se moquent de lui à lui répéter “ Notre maître a fait *ceci*, notre maître a dit *cela*, notre maître est sans égal, nous n'avons jamais vu son pareil, et si notre maître nous en accorde la grâce, nous serions bien heureux de pouvoir recopier ses épîtres et prendre note de toute ses paroles ”, tandis que lui, entendant ce genre de discours, se mettait à fondre devant eux, se liquéfiait, vacillait de bonheur et se dissolvait de satisfaction ; puis il les récompensait largement.

Comment peut-on prétendre qu'il surpasse ses rivaux en tous les domaines du savoir alors qu'il ne connaît de la grammaire que ses grandes lignes et de la théologie que les points les plus évidents? Sa connaissance de la langue est déparée par des fautes graves et des

²⁶ L'expression *qadâ hâja* pourrait aussi être compris dans le sens obscène de « satisfaire », ce qui ne peut, dans ce contexte, être écarté...

²⁷ Littéralement le sixième d'une pièce d'argent.

confusions innombrables, et dans le domaine de la Tradition il donne le change et camoufle son ignorance par des additions et des altérations qui n'échappent pas aux fins connaisseurs. Il gâte ses épîtres en les rédigeant comme un théologien et gâte la théologie par ses manières de secrétaire de chancellerie. Il en va de même pour la grammaire, la langue et le hadîth. Ces défauts sont d'ailleurs évidents et quiconque chercherait à les réfuter le ferait pour le simple plaisir de la réfutation. »

(163) C'était tout à fait vrai : alors que je rencontrais Ibn Thâbit al-Baghdâdî le traditionniste, il m'informa qu'il avait interrogé Ibn 'Abbâd un soir sur la signification de ce propos attribué au Prophète – sur lui la prière de Dieu – : « Formez les rangs et allez en ordre, afin que ne s'immiscent pas parmi vous les démons comme des *banât al-hadhaf* », lui demandant ce que signifiait *banât al-hadhaf*²⁸. Ibn 'Abbâd n'avait rien su répondre sinon : « Je vais vous le dire », avant de changer de sujet !

Al-Khath'amî poursuivait ainsi, à propos du Sâhib :

« En sus de tout cela, il ment effrontément sur tous les sujets. Il prétendait qu'[un soir], on interrogea un maître d'école présent à son cénacle, lui demandant si Joseph était mâle ou femelle. L'autre avait répondu “ les deux ”, et invité à s'expliquer, avait argué du verset coranique “ Joseph, détourne-toi de cela, et demande le pardon de Dieu pour ta faute ”, croyant que les deux impératifs, l'un

²⁸ Le mot *hadhaf* est un terme rare désignant d'après les lexicographes une race de petits moutons élevés au Hijâz, et qui seraient importés du Yémen. L'expression signifie donc « jeunes agnelles ».

masculin et l'autre féminin, s'adressaient à la même personne²⁹ ! (164) Et il attribuait cette aberration à un homme connu pour son excellente éducation, mais qui avait osé le traiter de sot et révélait à tous ses turpitudes : le Sâhib forgeait donc à son encontre des anecdotes déplaisantes.

Ibn 'Abbâd prétendait aussi avoir rencontré Abû Sa'îd al-Sîrâfî, 'Alî b. 'Isâ et al-Marâghî³⁰ à Bagdad et avoir participé à une controverse grammaticale avec ce dernier sur les particules *'asâ*, *la'alla* et *kâda*. Il assurait s'être illustré et avoir remporté le débat, au point qu'on le montrait du doigt comme un savant considérable et qu'on lui faisait place dans les cercles les plus vénérables. Il ajoutait avoir débattu avec *untel* et *untel*, et leur avoir bien plus appris qu'il n'avait renforcé sa science à leur contact. J'ai interrogé Abû Sa'îd al-Sîrâfî sur cette affaire et il n'a répondu que « Seigneur ! » puis s'est tu tant la chose lui semblait énorme, la rejetant absolument –le Sâhib était bien capable de telle vantardise. (165) J'ai aussi demandé à al-Marâghî, poursuivit al-Khath'amî, s'il y avait un fond de vérité en tout cela et il m'a juré qu'il n'en était rien³¹.

²⁹ La conjugaison arabe fait apparaître le genre du destinataire d'un impératif. Dans ce verset (12,29), le premier ordre s'adresse au prophète Joseph et le second à la femme de l'Intendant Putiphar, qui a tenté de le séduire.

³⁰ Il s'agit de trois illustres grammairiens dont les cénacles bagdadiens étaient courus par la foule des lettrés : Abû Sa'îd al-Sîrâfî (m. 979), célèbre pour sa controverse avec le logicien Mattâ b. Yûnus ; 'Alî b. 'Isâ al-Rummânî (m. 994), rhétoricien qui fut l'un des maîtres de Tawhîdî lui-même ; et Abû al-Fath al-Marâghî.

³¹ Ainsi que le remarque J. Kraemer (in *Humanism in the Renaissance of Islam*, Leiden : Brill, 1986, p. 264), Ibn 'Abbâd était un très jeune homme à cette époque.

Et sa passion pour la métrique révèle-t-elle autre chose que son absence de talent inné en cette matière et la faiblesse de son inspiration ? Il a de toute façon reçu son enseignement d'al-Badîhî, dont les vers étaient médiocres pour les mêmes raisons. Mais il s'est tant entiché de prosodie qu'il l'inculque à tout le monde et fait subir des interrogatoires à tous les poètes et les secrétaires, jusqu'à ce que ces derniers temps il se soit mis en tête de l'enseigner à un jeune Turc, à un petit Persan venu du Kouhistan³² et même à un Négrillon ! Et il prétend en tout cela à un don extraordinaire et une habileté hors pair pour former ces jeunes gens aux usages du métier... [...]

(166) La théorie de l'équivalence des arguments³³ [au terme des débats] a-t-elle fleuri en nos contrées autrement que par sa

les sessions étaient fort remplies, et il est possible que ces vieux grammairiens n'aient gardé aucun souvenir de cette rencontre.

³² Autre nom de la Médie, zone montagneuse du Nord iranien.

³³ On peut comprendre qu'il s'agit dans le cadre de théologie de prouver l'équivalence des religions. Plus généralement, dans le cadre de la controverse théologique (*munâzara*), qui se déroule sur un mode de questions et réponses, le vaincu doit se convertir aux vues du vainqueur. Pour se tirer de ce mauvais pas, on peut arguer d'un « jeu égal » dit *takâfu' al-adilla*. Le célèbre théologien « hérétique » Ibn al-Râwandî (IXe siècle) est auteur d'un *Kitâb Âdâb al-Jadal* (Des Bons Usages dans la Disputation), perdu. Voir à ce sujet E. Wagner, in E.I.2, art. *munâzara*. La *Zaydiyya* du Sâhib Ibn 'Abbâd (ed. Nâjî Hasan, Beyrouth : al-Dâr al-'Arabiyya lil-Mawsû'ât, 1986) est un manuel de controverse défendant l'école zaydite, précisément organisé en une suite de questions « wa-'in qâla » (si l'on vous dit), « qîla lahu » (il lui sera répondu). Al-Khath'amî, et derrière lui l'auteur, feignent de croire que les controverses de cour, purement rhétoriques, devraient déboucher sur une conversion. Il y a cependant enjeu de la part d'un

faute ? arguties, disputations et doutes se sont-ils propagés en d'autres temps que pendant son règne ? la raison de cela est qu'il a interdit aux sermonnaires de pratiquer leur activité, de rappeler à Dieu, de tancer les contrevenants, d'exhorter au bien et d'enseigner à s'élever vers Dieu. Il leur a même interdit la transmission des traditions prophétiques, (167) prétendant qu'elles n'étaient que remplissage³⁴. Il leur a prohibé l'exégèse coranique, la diffusion des commentaires, le récit des propos attribués aux Compagnons et aux Suivants, le rappel des traditions définissant ce qui est licite et illicite, et la transmission des avis les plus célèbres précisant le statut légal des actions humaines : il les a tous chassés et exilés ; ainsi Ibn Fâris³⁵, Ibn Rûyânî, Ibn Bâbawayh³⁶, Ibn al-'Attâr, Ibn Shâdhân, al-Balkhî³⁷ et bien d'autres encore. C'est qu'il préfère installer son al-Najjâr qui égare les Daylamites en leur parlant de son école zaydite, et qui prétend que le Sâhib suit la voie de Zayd b. 'Alî³⁸, ses opinions, sa religion et son enseignement, alors que Dieu sait à quel point Zayd (168) le renierait par la faute de son impiété, de sa

prince se prétendant théologien à emporter l'adhésion par la force de ses arguments, ce que ne sait faire Ibn 'Abbâd à les croire.

³⁴ En arabe *hashw*. Le terme péjoratif *hashwîyya* est donné par les Mu'tazilites aux Traditionnistes, accuser de colporter et de comprendre littéralement les récits les plus anthropomorphiques.

³⁵ Essentiellement connu comme grammairien (m. 1004), il eut pour élèves al-Hamadhânî et Ibn 'Abbâd, vécut à la cour d'Ibn al-'Amîd, et connu un moment de disgrâce auprès de ce dernier avant un retour en faveur après avoir été nommé précepteur des enfants de Fakhr al-Dawla.

³⁶ Théologien chiite duodécimain (m. 991/2), surnommé *al-shaykh al-sadûq*.

³⁷ Il semble difficile qu'il s'agisse d'Abû al-Qâsim al-Balkhî le théologien mu'tazilite mort en 931, ni du philosophe et géographe Abû Zayd al-Balkhî, mort en 934...

³⁸ Voir introduction.

scélératesse, de son impudence, de son iniquité, de ses spoliations et de ses rapines, des âmes innocentes qu'il a fait tuer et des biens défendus dont il s'est emparé. Croit-il donc que nous ne connaissons pas la véritable école de Zayd b. 'Alî, ou que nous ignorons que toutes ses actions sont contraires à la religion et à l'islam ? Il prétendait n'avoir interdit prédicateurs et sermonnaires que pour prévenir la diffusion des légendes et récits prêtant à Dieu des caractères anthropomorphiques³⁹, afin que petits et grands ne fussent point élevés dans telle tradition. Que n'a-t-il interdit, dans le même souci, les arguties, la spéculation et les débats théologiques pour prévenir la diffusion de l'hérésie et du doute ! »

(172) Et al-Khath'amî aurait pu poursuivre longtemps encore sur cette veine lors de notre entretien, tant il avait subi de la part du Sâhib et tant ce dernier lui avait causé de tracasseries.

(175) [Il est vrai que] quand la démence d'Ibn 'Abbâd se mettait en branle et entraînait en action, on ne l'entendait plus parler que de 'Abbâda, de Jahshawayh⁴⁰ et leurs semblables. Il attribuait aux Banû Thawâba les anecdotes les plus outrageantes et les plus obscènes, et quand il désirait s'innocenter de ce dont on l'accusait [à raison], il disait : « On demanda un jour au juge des jeunes gens : baiser des hommes est-il un péché ? Il répondit : ce sont encore là

³⁹ *al-hashw wa-l-tashbîh*.

⁴⁰ Poète libertin du IX^e siècle, célèbre pour avoir prétendu en ses vers être sodomite passif, contrairement à l'usage de la thématique transgressive du *mujân* où l'on se vante d'être sodomite actif.

propos séditieux tenus par les adultères ! ». On demanda à Ibn Mâsawayh⁴¹ : les fèves épluchées sont-elles plus dures à avaler ? Il répondit : c'est là la médecine des affamés ! (176) On demanda à un sodomite actif : la sodomie active, quand elle est bien pratiquée, ne débouche-t-elle pas sur la sodomie passive ? Il répondit : c'est bien là une blâmable affabulation des amateurs de putains ! ».

Quant à la meilleure illustration de son délire de pleurétique, d'épileptique ou de mélancolique, c'est ce que je l'entendis répondre un jour à un vieil homme venu du Khorasan qu'il avait mandé, honoré, lui prodiguant le témoignage de sa haute considération en tous ses propos. Il lui tint ce discours :

« Ce qui est par nécessité ne peut induire de nécessité d'existence, et ce qui en découle n'est pas nécessaire. Or, ce qui est pourrait être nécessaire, tout comme ce qui ne devrait pas être pourrait être. Mais en fait, il ne se peut que ce qui est nécessaire soit, tout autant que soit ce qui ne doit être, car ce qui ne doit pas être n'est pas de même importance que ce qui doit être ; or, existence et nécessité ne sont pas liés. Ils sont susceptibles de se rencontrer comme de diverger, et ces rencontres et divergences sont permanentes ; d'où il ressort que le nécessaire est, et qu'est nécessaire ce qui est. Nombreux sont ceux qui s'imaginent que l'existence suppose la nécessité et réciproquement. Mais rendre compte de celui des deux concepts qui a la préséance est l'un des prodiges de la raison. (177) Je n'ai trouvé parmi nos maîtres personne qui se soit suffisamment avancé en cette question. Peut-

⁴¹ Yûhannâ b. Mâsawayh (m. 857) ou moins vraisemblablement son frère Mîkhâ'il, célèbres médecins de rite chrétien nestorien qui servirent auprès des califes.

être me résoudrai-je à dicter un court ouvrage en la matière, avec toutes les gloses nécessaires, si Dieu me le permet ».

Lorsque nous sortîmes de son cénacle, j'interrogeai ce cheikh avec lequel nous avions tissé des liens de sympathie réciproque, causant librement [...] :

- Qu'avez vous pensé de l'exposé de cette nuit sur l'existence et la nécessité ?

- Mon cher ami, répondit-il, de deux choses l'une : soit cet homme est du fait de votre compagnie dans un état déplorable, soit c'est votre sort entre ses mains qu'il me faut déplorer. N'y a-t-il donc point d'asile pour les fous en votre pays ? Le prince n'aura-t-il donc pas pitié des souffrances de cet homme ? Personne ne se décidera-t-il donc à le prendre par la main, à lui prodiguer conseil et balayer le mal qui s'est emparé de sa raison ? Nous appartenons à Dieu et c'est à lui que nous retournons... On m'aura donc égaré à exalter son nom chez nous, au Khorasan ! On se sera gaussé de nous en ces contrées ! (178) Par Dieu, déjà certains parmi les hommes sensés, les littérateurs cultivés et les sages avisés décelaient de bien grands vices dans ses épîtres et ses billets, mais on en rejetait la faute sur les copistes.

Un autre jour, Le Sâhib dit à Ibn al-Qattân Abû al-Hasan le jurisconsulte et théologien :

- Ô cheikh, es-tu dans le vrai ?
- Certes.
- Et Dieu est-il le Vrai ?
- Certes.
- Alors tu es en Dieu.

Ibn al-Qattân répondit alors : « Louange soit rendue à Dieu pour la célérité avec laquelle nous fut présenté ce raisonnement qui ne souffre contestation, la fulgurance de cette démonstration, et la flagrante nécessité de cette déduction ». Mais une fois sortis, nous lui demandâmes : Ô Cheikh, n'aurais-tu donc pu exposer le détail de ta pensée ? Il s'est moqué de toi et a bien ri en t'adressant la parole ! L'autre répondit : « A quoi bon me lancer dans une controverse avec un homme dont je ne serais pas même assuré d'échapper à la nuisance s'il était enchaîné dans un asile alors que je lui parle –que dire alors qu'il est libre (179) et qu'on lui obéit ! Implorons Dieu afin qu'il nous protège d'un dément si puissant et si obéi, comme nous l'implorons de nous protéger d'un homme raisonnable mais trop faible pour être suivi. [...]

S'adressant à nous, Ibn 'Abbâd nous raconta un jour :

« Je n'ai jamais été réduit au silence sinon une unique fois, par un jeune homme qui nous venait de Bagdad, alors que nous étions à Ispahan. Il voulait me voir, (180) je lui donnai permission d'entrer. L'homme portait un manteau rapiécé et chaussait une fine semelle d'une seule couche. J'avisai mon chambellan du regard, alors que le Bagdadien montait vers moi, et il lui intima l'ordre de se déchausser. Pourquoi, demanda-t-il ? J'en aurai peut-être besoin dans sous peu ! Je ne pus alors me retenir de rire et de me demander s'il comptait me souffleter avec ! »

Alî b. al-Hasan le secrétaire me confia un jour :

« Ibn 'Abbâd se détourna de moi à une certaine époque, ce qui me fut bien préjudiciable : autrefois protégé, je fus mis à nu et perdis ma situation. Je ne trouvai alors plus aucune ressource pour

servir mes intérêts. Vint le jour du festival d'automne⁴², où je me présentai devant lui parmi une foule de courtisans. Lorsque Yûnus lui eut récité son poème de louange, je m'avançai et récitai à mon tour celui que j'avais composé, sans qu'il ne montrât le moindre plaisir à l'entendre ni ne daignât m'accorder un regard. Or, j'avais inclus dans mon panégyrique un de ses propres vers, qui avait la même rime. Au passage de ce vers, il s'éveilla de sa torpeur et me lança un regard de reproche. Je baissai la tête, et dis d'un ton à peine audible :

- Ne me faites point de reproche et n'ajoutez rien à (181) mon indignité, car je ne le saurais supporter. Je n'ai volé ce vers de vos si excellentes rimes que pour orner les pauvres miennes. Grâce soit rendue à Dieu, vous vous montrez généreux de vos précieux joyaux et faites ample don de vos perles recelées. Aurez-vous le cœur à me chercher noise et de me faire scandale devant tel auditoire ?

- Répète-moi voir ce vers, mon jeune ami, répondit Ibn 'Abbâd en levant la tête et haussant la voix. Je m'exécutai et il reprit :

- Ma foi, il sonne fort bien. Eh bien ! reprends-moi donc ton poème depuis le début : nous avons été distraits et notre pensée volait vers d'autres sujets, car notre vie n'est que soucis. Mais cela est bien injuste à ton égard, ce qui n'était point notre intention.

⁴² Le *mihragân*, d'origine mazdéenne, est célébré en Iran à l'époque de l'équinoxe d'automne. Les souverains musulmans s'approprièrent cette fête dès l'époque omeyyade, et en développèrent la pompe sous la dynastie abbasside, imitée par les cours provinciales. Les princes recevaient à cette occasion contributions, et faisaient don de riches vêtements.

Je repris donc ma récitation depuis le premier vers jusqu'à la conclusion, le charmant par ma déclamation, me délectant de chaque rime. Arrivé au terme, il me dit :

- Tu as excellé ! Continue de pratiquer cet art, car tes débuts sont prometteurs : on croirait bien volontiers qu'al-Buhturî⁴³ t'as désigné comme successeur. Reviens souvent nous voir, élève-toi (182) à la hauteur de notre service, évertue-toi à nous obéir, tu nous trouveras alors prompts à assurer ton confort, à te récompenser selon ton mérite et ton effort, à te soutenir le bras et à te donner plus encore qu'à tes camarades qui partagent ton sort.

Suite à quoi je ne connus de lui que bienfaits, jusqu'à ce qu'il fût à nouveau saisi de lassitude à mon rencontre. Revenu à sa coutume, il me fit jeter au cachot une année entière, fit saisir mes livres et les brûla, alors qu'ils contenaient des ouvrages d'al-Farrâ⁴⁴, d'al-Kisâ'î⁴⁵, ainsi que des manuscrits du Coran et de nombreux ouvrages de base que tous étudient dans les domaines de la jurisprudence et de la théologie. Il ne les distingua nullement des ouvrages des savants de l'Antiquité⁴⁶ et ordonna qu'on jetât le tout au feu sans examen, tant il était ignorant et léger en son jugement.

⁴³ Ce célèbre poète chiite (821-897) fut essentiellement un panégyriste qui, patronné par al-Fath b. Khâqân, fut attaché au service du calife al-Mutawakkil.

⁴⁴ Grammairien célèbre de l'école de Kûfa (m. 822), il fut le tuteur des fils du calife al-Ma'mûn.

⁴⁵ Philologue et grammairien (m. 805), maître du précédent, sa lecture du Coran est reconnue parmi les sept.

⁴⁶ Il faut sans doute comprendre ainsi *kutub al-awâ'il*, le Sâhib prenant prétexte de la présence de livres de philosophie pour y voir hypocitement une atteinte à la religion.

Est-ce là la manière d'agir d'un homme qui prétend à la religion ? Sont-ce là les mœurs d'un prince ? Les gens sensés, les êtres cohérents en font-ils autant ? Que ne jeta-t-il au feu sa propre bibliothèque pour rester dans le fil de cet autodafé : il possède des livres (183) d'Ibn al-Râwandî, la prétendue Imitation du Coran⁴⁷ d'Ibn Abî al-'Awjâ⁴⁸, des ouvrages de Sâlih b. 'Abd al-Quddûs⁴⁹ et d'Abû Sa'îd al-Hasîrî, en plus des livres d'Aristote et de ses semblables. Mais lorsqu'on veut faire étal de sa sottise, nul ne peut vous en empêcher.

(184) Al-Aqta'⁵⁰ le Koufien, qui par profession récitait des poèmes, disait souvent : « Si vous n'aviez pour seule preuve de la folie et de l'irréligion de cet homme que la considération dont je jouissais auprès de lui, elle serait bien suffisante ! J'ai eu la main coupée parce que je suis un brigand, et que dire alors d'un voleur doublé d'un joueur ? Je donne ma femme en partage, baise des garçons, fornique, calomnie et sème la zizanie⁵¹, et ne sais rien des bonnes actions à mener ici-bas : je ne fais ni ma prière ni ne suis le jeûne, ni ne donne l'aumône ni ne me rends en pèlerinage ! J'ai grandi à la Cour des Miracles, dormant sur les bancs des mosquées,

⁴⁷ Soit vraisemblablement une « Imitation du Coran », touchant ainsi au dogme de l'inimitabilité, soit plus gravement une « Réfutation du Coran ».

⁴⁸ Compagnon de route de la première génération de mu'tazilites et crypto-manichéen, exécuté vers 772 comme *zindîq* (hérétique) par le gouverneur de Kûfa.

⁴⁹ Poète, accusé d'hérésie et exécuté par l'inquisition du calife al-Mahdî, la même année que le poète Bashshâr b. Burd.

⁵⁰ Littéralement « l'homme à la main coupée ».

⁵¹ *adribu*. On suivra ici l'interprétation de l'éditeur Tanjî reliant le verbe au précédent en y voyant une ellipse pour *adribu bayn al-nâs*. On pourrait aussi comprendre simplement « frapper ».

dans les ports⁵², dans les bordels, j'ai côtoyé les malandrins pendant des années, j'ai blessé, étranglé, volé dans les rues et dans les demeures, tué, dépouillé, menti et blasphémé, (185) bu jusqu'à l'ivresse, je me suis querellé, j'ai harpillé⁵³ et chanté pouilles, et couvert toutes les femmes. Il n'est pas un crime que je n'ai commis, pas une obscénité que je n'ai pratiquée. Et en dépit de tout cela, Ibn 'Abbâd me circonvenait pour que je demeurasse auprès de lui, insistait avec lourdeur, me punissait et m'interdisait de rentrer chez moi retrouver mon épouse, m'enfermant dans son palais au point que j'en étais réduit à me satisfaire avec mon propre poignet quand le désir se faisait trop pressant ».

Al-Aqta' disait vrai, c'était bien là son mode de vie, et c'est ainsi qu'il avait vieilli. Mais Ibn 'Abbâd apprenait auprès de lui l'argot des gueux, la langue secrète des mendiants, le sabir des joueurs et de ceux qui s'adonnent aux dés, perdent, jurent, grondent, se déchirent les vêtements et crachent en l'air... Personne ne pouvait

⁵² *fî l-masâtib wa-l-shutût wa-l-furad*. Le terme *masâtib* signifie « bancs » (particulièrement dans les mosquées), *shutût* désigne les berges d'un fleuve, *furad* les ports maritimes. On peut comprendre la métaphore « être élevé sur les bancs » dans le sens d'avoir dormi dans les mosquées sur les « bancs publics ». Les berges d'un fleuve comme le Tigre à Bagdad étant régulièrement inondées, elles sont la résidence des plus pauvres. Le quartier des malandrins, al-Khuld, était d'ailleurs au bord du fleuve et *khuldî* devint une synecdoque pour voleur ou débauché. Les ports, enfin, sont supposés malfamés. On prendra donc cette série de lieux comme un équivalent de la « cour des miracles » du Moyen-Âge européen.

⁵³ Le ductus consonantique *s-â-k-?-t* étant placé entre deux verbes de même sens, il signifie vraisemblablement chercher querelle. On pense à lire *shâkastu*, mais on briserait alors l'assonance en *-aktu*.

l'instruire de ces choses mieux qu'al-Aqta', et c'est pour cela qu'il tenait tant à lui.

Or, ce Koufien, en dépit de tout ce que j'ai mentionné à son envers, était un homme de commerce agréable, élégant, propre, raffiné et éloquent. Il nous rapporta cette anecdote sur un de ses compagnons de la Cour des Miracles : « Je lui dis un jour : Tu adores les parfums, et ne cesses de parler de copulation. Il me répondit :

- (186) Par Dieu, je ne fais là que suivre l'exemple de notre Prophète, sur Lui la prière de Dieu, puisqu'il a déclaré : « Trois choses me plaisent en votre monde d'ici-bas : le parfum et les femmes. »

- Le propos est incomplet, il ajoute : « mais mon premier réconfort est dans la prière ». Or, tu ne pries point...

- Sot que tu es ! Si je priais en plus de cela, je serais prophète ! Or, Il dit –sur Lui la prière- « Il n'y aura point de prophète après moi ».

Je vis un jour al-Aqta' se tenant devant Ibn 'Abbâd, dans la cour du palais. Ce dernier était lui aussi debout, lorsque passa devant eux Abû Sâlih le copiste. Ibn 'Abbâd l'avisa, et commença à déclamer en le voyant avec sa barbe bien peignée :

Une barbe semblable à du lin égyptien blanc et précieux

Al-Aqta' compléta aussitôt le vers :

Puissé-je en faire un legs pieux pour mes pets foireux

(187) alors que ce pauvre Abû Sâlih prétendait descendre de Muhammad b. Yazdâd le vizir⁵⁴ !

Ibn 'Abbâd exigeait d'al-Aqta' qu'il apprît par cœur les panégyriques sur la famille du Prophète qu'il avait composés, et qu'il allât les réciter aux gens à la manière d'une complainte⁵⁵. Il lui donnait une pièce d'argent pour chaque vers bien appris, et un coup de son bâton noueux pour tout vers mal récité. En conséquence, le malheureux al-Aqta' goûtait chaque jour du bâton ! Je lui demandai :

- Qui donc t'impose de subir toutes ces bastonnades ? Apprends donc ces vers comme tu l'as toujours fait, gagne les pièces d'argent et évite cette souffrance !

- Par Dieu, me répondit-il, je préférerais encore qu'il me donnât tous les coups de bâton de la terre plutôt que d'apprendre son exécration poésique et déclamer ses rimes sans âme. Par Dieu, ses vers sur les descendants du Prophète sont de la merde !

[Ibn 'Abbâd] n'autorisait pas al-Aqta' à rentrer chez lui, si bien que l'homme se plaignait d'être tenaillé par le désir. Sa femme venait souvent dans l'antichambre du palais lui apporter des habits propres, s'occuper de son aspect, parler avec lui et elle repartait avec

⁵⁴ Vizir du calife al-Ma'mûn, plus d'un siècle auparavant...

⁵⁵ L'expression *yunshiduhâ l-nâs 'alâ madhhab al-nawh* est difficile à interpréter. Ces gens sont-ils la cour qui rassemble la *khâssa* ou le bas-peuple de Rayy que fréquente al-Aqta' ? Quant au *nawh* (plainte, gémissement), il semble faire allusion à une modalité particulière de récitation déplorative, peut-être liée à la thématique chiite du martyr des Alides, distinguant ainsi le *munshid* (hymnode) du *shâ'ir* (poète).

ce qu'il avait pu amasser. Un jour, al-Aqta' trouva (188) l'antichambre vide, la chaleur torride de l'après-midi n'incitant guère à bouger. Il lui fit part du désir qui l'échauffait et la culbuta sur place, par terre, la montant et commençant son affaire. Il fut alors aperçu par l'un des chambellans, qui courut rapporter l'événement à Ibn 'Abbâd, lui décrivant le tableau en détail. Celui-ci se lève précipitamment de sa sieste bien au frais en un lieu ombragé, quitte la couche moelleuse sur laquelle il était étendu, et s'en va nu-tête et nu-pied, un pan de chemise rabattu sur la tête, sans avoir revêtu ses chausses. Ses pieds ne touchent plus sol, le voilà devant al-Aqta' en plein coït, qui fait entrer et ressortir son engin et s'agite comme un dément. Ibn 'Abbâd le harangue :

- Criminel⁵⁶ ! Malheur à toi fils d'adultère ! Qu'est-ce que tout cela en ma propre demeure ?

- Ô Sâhib, répondit l'autre, allez-vous en, ce n'est pas un spectacle ! C'est là ma femme légitime, épousée devant témoins, en présence des notaires, avec contrat et contrepartie, alors allez-vous en ! Allez-vous en ! Et il délira et éructa ainsi jusqu'à ce qu'il se fût vidé, pendant que notre maître, devant lui, riait, applaudissait et même dansait. Puis le Sâhib lui saisit la main, dans cet état, alors que l'autre resserrait encore le cordon de ses chausses, l'aida à se rhabiller et l'invita à le suivre dans son lieu de sieste tout en lui faisant quelques reproches et l'accablant de questions : comment s'était déroulée l'affaire ? Comment se sentait-il ? Avait-il pris du plaisir ? Comment s'était-il à ce point excité ? Puis il lui offrit une robe d'apparat et de l'argent, et fit don à sa femme d'habits et de parfums.

⁵⁶ Ibn 'Abbâd l'interpelle par son sobriquet Aqta', qui ici revêt son sens propre.

Sont-ce là l'honneur, la vertu et l'éducation qu'on attend du Prince ? Est-ce là l'étiquette du vizirat ? (189) Est-ce ainsi que se conduisaient les Barmécides⁵⁷ – qui ne lui plaisent pourtant guère ? Est-ce ainsi qu'agissaient Hâmid b. al-'Abbâs, ou al-'Abbâs b. al-Hasan, la dynastie des Al-Furât⁵⁸, celle des Al-Jarrâh⁵⁹, dont il fait si peu cas parmi les modernes ? Trouver admirable un tel comportement, et toutes ses autres folies, en excuser l'auteur au nom de son pouvoir et de sa grandeur serait faire preuve (190) d'une nature bien faible et se dépouiller de son honneur, car tolérer de telles scènes vaut autant que recevoir une gifle et dénote l'ignorance.

Il dit un jour à Ibn al-Zayyât le théologien au cours d'un débat :

- Cesse de jouer avec ta barbe !

- Et qu'est-ce que cela peut bien vous faire, répondit l'autre ?

C'est la mienne !

- C'est moi le prince !

- Et l'observation de ma barbe fait-elle partie de vos prérogatives ?

⁵⁷ En arabe Barâmika, famille de vizirs et de secrétaires ayant servi les premiers abbassides. Les membres les plus célèbres de cette dynastie furent Yahyâ et ses deux fils Ja'far et al-Fadl, destitués sur ordre de Hârûn al-Rashîd en 803. Ja'far fut exécuté.

⁵⁸ Famille de vizirs chiïtes des califes abbassides et des Ikhshîdites d'Égypte. Le membre le plus célèbre de cette dynastie est Abû al-Hasan 'Alî (855-924), vizir du calife al-Muqtadir, célèbre pour sa vaste culture, son éloquence mais aussi ses intrigues et ses détournements, pour lesquels il fut mis à mort.

⁵⁹ Famille bédouine de chefs militaires, alliés aux Fatimides ou aux Byzantins, et qui ne faisaient que commenter leur ascension quand Tawhîdî écrit.

Certains de nos compagnons assurent même qu'il dit à Ibn al-Zayyât : « C'est moi le prince et si tu sors de chez moi avec une barbe semblant différente de celle que tu portais en entrant, les gens croiront que je me suis injustement emporté contre toi dans le feu du débat et du différend en te contraignant à la couper. Je ne souhaite que préserver ta réputation et la mienne ».

Je demandai à Ibn al-Zayyât, à Bagdad, ce qu'il pensait d'Ibn 'Abbâd. (191) Il répondit : « Il est pareil à un vagin : lorsqu'on en est sorti pour venir au monde, on n'y revient pas ».

Je demandai aussi à al-Jaylûhî le poète, un homme d'un certain âge qui avait de l'expérience et connaissait bien pour les avoir fréquentées les cours de certains grands personnages, de m'entretenir d'Ibn 'Abbâd. Voici la réponse qu'il me fit :

« Il est plein de sa personne : la chance lui a été excessivement favorable et les profiteurs hochent la tête à la moindre de ses assertions. Ô combien il aurait besoin de dédommager les gens des torts qu'il commet à leur encontre, soit en cessant de prétendre à la perfection, soit en cessant de réfuter les arguments de ses adversaires par des réprimandes et des propos péremptoirs. Car il n'est ni exempt de défaut, ni sans mériter lui-même qu'on lui clouât le bec. Un homme qu'il n'est pas possible de placer face à ses défauts ni de réprimander ainsi qu'il le mérite selon ses actes, en raison de l'étendue de son pouvoir et de son astre ascendant dans l'Etat, ne devrait pas ainsi s'acharner contre les gens et les persécuter de sa langue acérée. Les vents de l'Etat pourraient stagner, la faiblesse des ennemis prendre fin, les courtisans se retourner, et il pourrait se murmurer derrière son dos des propos

excédant la vérité de ses torts. Si sa main se limitait à des gestes de générosité, qu'il faudrait porter à son crédit, elle n'en serait pas pour autant paralysée, pas plus qu'il ne trébucherait s'il savait arrêter ses pas à leur véritable terme. Mais il court sans entrave et finit par choir face contre terre, il s'élance vers le combat, s'émousse et rebondit comme un vieux cimenterre, aspire à ce qu'il ne peut saisir et bientôt s'éteint tel feu qu'on enterre. C'est là la façon des ignorants imbus de leur personne.

L'un de ses pires défauts est le mensonge, trait déshonorant qui gâte la religion, fait choir le respect que le prince est censé inspirer, excite à l'affront et invite à la haine, rapprochant ainsi l'heure de la mort. Peu sont ceux qui ont pu mentir sans y trouver leur trépas, et l'on ne voit rien qui tant que le mensonge efface l'éclat du visage, le plaisir que procure le savoir et l'élégance d'une langue éloquente. (192) Et pourtant, je n'ai jamais connu de prince qui ornât à ce point les grâces qu'il vous faisait, si bien qu'on eût voulu les refuser tant on avait souffert à les recevoir ; jamais il ne causa plaisir ni ne contenta âme par ses présents, et jamais ne sut se blanchir les mains auprès de quiconque sans aussitôt revenir à la charge et les noircir !

J'ai observé ceux qui savaient se vendre auprès de lui et parvenaient à s'en rapprocher. J'ai examiné leurs méthodes, leurs voies, leurs moyens et prétextes. Je n'ai trouvé que des hommes dont on redoutait la langue vipérine, comme al-Khawarizmî et d'autres, ou possédant un don si singulier que nul autre ne les aurait pu remplacer, comme al-Hamadhânî et ses épigones, ou encore des êtres de viles mœurs dont il ne s'attachait les services qu'en raison

de leurs pratiques douteuses et d'une réputation infiniment scandaleuse, comme *untel* et *untel* –c'était là la pire engeance. Parmi toutes les autres sortes de quémandeurs venus frapper à sa porte, je n'en ai jamais trouvé un qui fût parvenu à toucher un seul dirham sans pour cela devoir y consumer toutes ses ressources et y sacrifier son honneur. Pour une telle somme, il faut se rendre auprès de lui matin (193) et soir, respirer la poussière, avaler force injures, œuvrer sans relâche, rivaliser avec des ignorants que déparent mille tares, souffrir l'humiliation du voile d'apparat et la goujaterie du portier, et s'estimer heureux de ne recevoir que moqueries et quolibets. Ibn 'Abbâd n'a jamais reçu la considération de quiconque ni jamais ne s'est montré entièrement généreux envers quiconque, tant il est prompt à montrer sa lassitude et son envie, son ennui et sa méchanceté, sa satisfaction de lui-même, son incessante mention de ses qualités et son continuel panégyrique de ses vertus. Les Arabes disaient bien en leurs maximes : la suffisance est ennemie de l'intelligence.

Et pourtant ses dons ne dépassent guère cent dirhams et une robe d'apparat, parfois cinq cents. Atteindre mille dirhams est chose rare, les dépasser événement inouï. Certains ont pu tirer bien plus que cela au fur des années, par quelque accident de sa munificence, mais ils sont très peu nombreux et ne doivent leur fortune qu'à leur avilissement, l'abandon de toute pudeur, l'oubli de la religion, de l'honneur, de la dignité et de la fierté.

Quel homme raisonnable pourrait ainsi prétendre qu'il n'a jamais eu de semblable, ni au temps des Omeyyades ni sous les Abbassides ? Et c'est pourtant là ce qu'il écrit dans un de ses

ouvrages ! Lorsque je rapportai cela à Bagdad, en présence d'hommes d'honneur, connus pour leur vertu (194) et leur remarquable perspicacité, comme Ibn Baqqâl le poète, Muhassin b. al-Tanûkhî⁶⁰ ou Ibn Fattâsh l'Égyptien, ils éclatèrent de rire, se gaussèrent de sa prétention et firent de son honneur de la charpie. Ils lui nièrent toutes ses qualités qui, s'il s'abstenait de les mentionner, lui seraient sans façon reconnues, en lui en trouvant plus encore qu'il ne s'en accorde lui-même. Par ma vie ! Je jure bien qu'il n'avait effectivement aucun semblable ni aucun égal dans les deux dynasties d'antan : mais en matière de débauche et de dissipation, de sottise et de déraison.

Le plus stupéfiant est qu'il prétendait défendre l'école de « La Justice et l'Unicité de Dieu⁶¹ » alors qu'il s'enivrait à tuer tous ceux qu'il soupçonnait de s'opposer à lui ou de comploter contre lui, ou même de douter de la valeur littéraire des billets qu'il rédigeait, quand bien même ceux-là auraient été de pieux dévots.

⁶⁰ Juge et littérateur de Bagdad (941-994), auteur de la chronique et collection d'anecdote *Nishwâr al-Muhâdara*, dont des extraits sont traduits en français sous le titre *Brins de chicane*, Paris/Arles : Actes Sud, 1999.

⁶¹ C'est-à-dire le mu'tazilisme, voir note du chapitre 3.